

Sortir du moule Entretien avec André Brassard

Lorraine Camerlain

Numéro 49, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/263ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Camerlain, L. (1988). Sortir du moule : entretien avec André Brassard. *Jeu*, (49), 185–189.

sortir du moule

entretien avec andré brassard

Existe-t-il, à l'heure actuelle, ce qu'il serait convenu d'appeler un répertoire québécois?

André Brassard — Je ne vois pas pourquoi on pose la question, il me semble évident que oui. Ce n'est pas pour me vanter, mais depuis que je conçois les saisons du Théâtre Français du Centre national des Arts, j'ai toujours accordé une place, dans ma «recette», au répertoire national. C'est bête, cette année, exceptionnellement, il n'y a aucune oeuvre de ce type dans la programmation, pour des raisons techniques: on n'a pas pu s'entendre avec l'auteur. Mais on a présenté déjà les oeuvres de Tremblay, *les Fridolinades* de Gratien Gélinas, *le Temps d'une vie* de Roland LePage...

Comment, à partir de quels critères, pouvez-vous déterminer si une oeuvre fait partie du répertoire et pourquoi choisissez-vous une oeuvre plutôt qu'une autre?

A. B. — Ça dépend, c'est toujours plus ou moins une question de pif ou de sensibilité. On



Un simple soldat: «c'est probablement la meilleure pièce de Dubé». Photo: André Le Coz.

a l'impression nette, tout à coup, que le public sera réceptif à tel texte. Bien sûr, comme je m'adresse au grand public d'une petite ville dans un grand théâtre, certains choix que je ferais parce que je trouve les pièces très valables sont concrètement impossibles. Une pièce comme *les Grands Départs* de Jacques Languirand ou des pièces révolutionnaires à leur époque, on pourrait peut-être les monter, mais on protège le public, on protège ses abonnés, et puis on se dit parfois que ce n'est pas tout à fait le temps de le faire...

Vos choix comme directeur artistique et ceux que vous feriez plus spontanément comme metteur en scène ne seraient pas nécessairement les mêmes, donc.

A. B. — Non, bien sûr. On se sent toujours terriblement «trou de cul» devant le sempiternel cas de conscience quand on se dit: «Moi, j'aime ça, mais je ne suis pas sûr que c'est pour mon public.» D'un autre côté, on a déjà tenté des choses et on s'est fait chicaner par le public. Je ne crois pas avoir envie de faire mon métier dans un antagonisme avec les gens. Ce qui est dommage, c'est qu'il n'y ait pas de petites salles qui puissent se consacrer — même si ce n'est pas exclusivement — au répertoire. En parlant récemment avec Robert Lalonde¹ je me disais que le Théâtre d'Aujourd'hui pourrait peut-être aussi, de temps en temps, reprendre une pièce créée il y a dix ou quinze ans. Certaines pièces sont faites pour les petites salles et ne conviennent pas nécessairement aux salles de 700 ou 800 places. En lisant votre dossier dans *Jeu* 47, je me suis redit, car je pense souvent à ça, que le plus grand défaut des directeurs artistiques, c'est l'ignorance. Je le dis davantage pour moi, je ne voudrais pas mettre mes collègues dans le même bateau... Idéalement, il faudrait presque chaque année être en mesure de relire 300 pièces, parce que ce qui ne pouvait pas convenir l'année précédente ou il y a deux ans pourrait peut-être être présenté cette année. On ne connaît pas le dixième de ce qui existe comme répertoire. On se dit bien que chez Réjean Ducharme, il doit y avoir quelque chose d'intéressant... J'ai relu *le Cid magbané* il y a deux ou trois ans mais, ça, c'est difficile. La pièce correspondait à un certain esprit social, comme récupération de la culture française. Il faudrait relire *Ha ba!...*, *Ines Pérée* et *Inat Tendu*, et je pense que dans l'oeuvre de Ferron, il y a *les Grands Soleils*, bien sûr, mais il doit bien y avoir autre chose. Il faut prendre le temps de relire les oeuvres: on ne peut pas se contenter d'un souvenir vieux de dix ou quinze ans. Évidemment, on n'a pas toujours le temps de relire les anciennes pièces, avec toutes les nouvelles qui nous arrivent. Depuis que je suis à Ottawa, sur les six pièces présentées annuellement, trois sont d'ici: deux sont de nouvelles choses et une devrait normalement, systématiquement, être puisée dans le répertoire national. Il faut relire les vieux Dubé. Par intérêt purement sociologique, parfois, il faudrait voir comme on faisait du théâtre il y a vingt ou trente ans. Mais ça ne répondrait pas forcément au théâtre comme divertissement. Avant d'être directeur artistique, j'avais monté *Un simple soldat* à Ottawa, et je dois dire que l'expérience avait été passionnante. C'est probablement la meilleure pièce de Dubé et ça fait quelques années qu'on se dit, entre directeurs artistiques, qu'il faudrait bien la monter, cette pièce, mais, d'une chose à l'autre, pour toutes sortes de raisons, ça ne se fait pas... Je ne sais pas, on sent peut-être que l'urgence est plus à la création. Mais, d'un autre côté, il faut voir ce qu'il y a derrière soi. Il me semble tout de même que le répertoire commence un peu à ressurgir.

*Dans les pièces qui ont été proposées par les critiques dans *Jeu* 47, avez-vous eu quelques surprises?*

A. B. — Je n'en ai pas la liste sous les yeux, mais non, je pense que non. Il y avait *les Grands*

1. Directeur artistique du Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'à tout récemment. N.d.l.r.

Soleils, des pièces de Ricard, qui a fait des choses très intéressantes, des Gauvreau — mais, là, je ne connais pas; il me faudrait «quelques heures» pour lire les *Oeuvres complètes* et voir un peu ce qu'il y a là-dedans... Je pense que c'est utile votre dossier, parce que ça nous brasse un peu et que ça nous y fait repenser. D'ailleurs, oui, j'ai été surpris par un choix: *Au retour des oies blanches*. J'ai relu cette pièce il n'y a pas très longtemps; elle a un certain intérêt sociologique, ce n'est pas nécessairement pertinent.

Donc, il serait souhaitable de monter tout ce qui a été proposé, à brève ou à longue échéance?

A. B. — Oui, mais on est pris avec l'impératif de faire des succès. On ne pourrait donc pas vraiment le faire. C'est pourquoi je rêve d'une compagnie où, suivant le principe de l'alternance, on pourrait présenter certaines pièces moins longtemps que d'autres, où on pourrait balancer en ce sens la programmation et permettre aux gens qui ont envie de voir des oeuvres du répertoire de le faire. Ce n'est pas la majorité et on n'attirera vraisemblablement pas 50 000 spectateurs à une pièce de répertoire, mais il me semble que ce n'est pas une raison pour s'abstenir d'en présenter. Si on en arrivait un jour — ça devient mon nouveau cheval de bataille — à avoir une compagnie nationale décentement subventionnée (je dis décentement, ça veut dire largement), ce pourrait être son mandat.

Mais l'idée d'une petite salle n'est pas inintéressante. À cause d'un plus petit bassin de public, le répertoire pourrait mener à un succès, non?

A. B. — Dans une grande salle et dans une petite, les enjeux sont très différents, c'est sûr. Moi-même, mon attitude est très différente quand, comme metteur en scène, je travaille à la Salle Fred-Barry ou au Théâtre d'Aujourd'hui; là, je me dis que je peux faire ce que je veux, qu'il y aura bien, 3 000 personnes à Montréal qui vont avoir envie de voir le spectacle. On peut l'espérer, en tout cas. Tandis que s'il s'agit, pour remplir la salle, d'aller chercher 30 000 ou 40 000 spectateurs, et dans un temps réduit, c'est aussi le problème, c'est une autre affaire. Dans la compagnie dont je rêve, où il serait possible de présenter un spectacle en lui laissant le temps de trouver son public, en le faisant alterner avec un autre et en le présentant quelques fois par semaine pendant trois ou quatre mois, le rapport avec le répertoire serait tout autre. Mais on n'est pas encore équipé pour faire ça.

À part les pièces mentionnées déjà par les critiques, y a-t-il d'autres oeuvres à présenter dans notre répertoire?

A. B. — À un moment donné, je m'étais farci tout le théâtre de Deyglun, tous ses mélodrames ... Ça devrait peut-être être fait, même si c'est avec un petit clin d'oeil parce que la forme est un peu ... dépassée, parce que, d'un autre côté, c'est une écriture très populaire. Là encore, il faudrait passer trois semaines à lire pour savoir si ça vaut la peine de monter *le Mortel Baiser*, *le Secret de l'infirme* ou *la Mère abandonnée*. Quand le Quat'Sous a présenté *Aurore*, *l'enfant martyr*, c'était intéressant, parce que c'est un petit peu nous autres. Quand on a décidé de monter *les Fridolinades*, c'était un peu dans cet esprit-là. C'est fascinant, d'ailleurs. On en avait présenté une lecture. D'habitude, la lecture va chercher un public plus spécialisé mais, dans la salle de 100 places, il y avait des jeunes comme des vieux, et on s'est dit qu'on pouvait y aller ...

Françoise Loranger, je ne sais pas ... Il faudrait tout relire, tous les trois ans, pour ne pas rester avec des impressions qui faussent la perception. Les oeuvres de Jean-Claude Germain

étaient très branchées sur l'actualité immédiate et il est difficile de penser qu'aujourd'hui elles auraient quelque chose à dire. Mais il suffit qu'un metteur en scène lise ça et y découvre quelque chose, une nouvelle façon de présenter la pièce. C'est toujours ça.

Certains jeunes auteurs voient leurs textes repris très peu de temps après leur création. Dans quelle mesure ce succès peut-il laisser prévoir que leurs oeuvres figureront au répertoire dans plusieurs années?

A. B. — Moi, je suis sûr que René Daniel Dubois a fait des choses qui vont survivre, de même que Michel Marc Bouchard et Marie Laberge. J'ai commencé à lire Normand Chaurette; j'étais un peu méfiant, mais je trouve ça passionnant. On dit qu'il n'aurait pas de chance avec ses metteurs en scène, et il ne doit pas être le seul duquel on le dit ... C'est là encore une chose épouvantable: si la création a le malheur de ne pas être réussie — le théâtre est un métier à très grand risque —, si pour quelque raison que ce soit, le metteur en scène ou l'équipe de création n'a pas réussi à convaincre le public que le texte est valable, il va automatiquement sombrer dans l'oubli. Ce n'est pas très drôle pour un dramaturge: sa pièce est jouée trente fois dans une salle de cent places, il a touché la somme mirobolante de 800 \$ de droits d'auteurs, et il n'a plus qu'à écrire un autre texte ...

Ne serait-il pas pensable qu'un organisme comme le Centre d'essai des auteurs dramatiques développe un volet historique de mise en valeur de la dramaturgie, que quelqu'un s'y occupe de relire, pour les metteurs en scène et les directeurs artistiques qui n'en ont pas le temps, les oeuvres du répertoire?

A. B. — Oui, quitte à le faire dans les limites d'un marathon de lectures comme celui du printemps dernier².

Depuis les années soixante, le théâtre québécois a été très axé sur la création. Selon des petits calculs que j'avais pu faire il y a quelques années, près de 80% des productions théâtrales étaient de l'ordre de la création. C'est beaucoup. N'est-ce pas trop?

A. B. — Oui, c'est peut-être trop, mais ça ne fait que deux ans qu'on le dit. Il y a plusieurs théâtres qui se spécialisent dans la création et qui ont besoin de textes. Mais quand même, c'est étonnant de voir le nombre d'auteurs passionnants au prorata de la population! On est une société jeune, on a peut-être besoin d'attendre un peu plus longtemps pour certaines choses.

Nos «vieux auteurs» sont encore vivants ...

A. B. — Là, on se congratule, on se fête des 20^e, des 25^e et des 30^e. Ça veut dire quoi? D'un côté, ce n'est pas désagréable, on n'a encore fêté le centenaire de personne. Quand on a monté *les Fridolinades*, c'est ce qu'on avait de plus vieux, ça faisait cinquante ans que Fridolin était au monde... C'est drôle, j'ai senti, la dernière fois où j'ai refait *les Belles-Soeurs* que c'était à la fois trop proche et trop loin, ou pas assez proche et pas assez loin. J'avais le souvenir de ce que c'était, de ce que ça voulait dire au moment de la création. Je ne sais pas, il faut peut-être que d'autres, qui n'ont pas nécessairement vu la création redécouvrent

2. Le voeu d'André Brassard aura été réalisé. Le dimanche 5 février dernier, le C.E.A.D. présentait «une journée consacrée au répertoire québécois», comme ouverture de sa semaine de lectures. Nous reviendrons d'ailleurs sur l'événement dans un prochain numéro. N.d.l.r.

les pièces. Le travail de René Richard Cyr sur *Bonjour, là, bonjour* au Théâtre du Nouveau Monde était très intéressant.

Il faut donc sortir le théâtre de certains sentiers de production pour que le répertoire puisse y trouver une place qui se respecte?

A. B. — Oui, parfois, si on était équipé pour reprendre un spectacle pour dix représentations et si on en avait les moyens, ce serait merveilleux. Mais là, on est pris dans un moule: il faut faire trente représentations, il faut remplir les salles, conserver ses abonnés. Mais, justement parce qu'on est une jeune société, il serait important qu'on sache d'où on vient. D'ailleurs, on pourrait aller explorer du côté de la télé. À l'École nationale de théâtre, il y a longtemps, on avait fait un survol de la famille québécoise. La production s'appelait *Laver son linge sale*; on avait présenté des extraits de *la Mère abandonnée* de Deyglun, entre autres, et on était allé chercher un extrait des *Plouffe*. Il y a des choses, à la télé: *le Survenant*, ça fait longtemps que j'y pense.

Il faut donc garder à la mémoire d'où l'on vient et ne pas confiner le répertoire aux seuls grands théâtres?

A. B. — Ce serait peut-être bien que de petites compagnies élargissent leur mandat. On ne peut pas exiger l'exclusivité ou forcer les choses, mais il faudrait que ce soit possible de présenter du répertoire dans une salle qui convienne à ces pièces-là. J'avais créé à Québec — et je n'avais pas très bien réussi, je crois — *la Gloire des filles à Magloire* de Ricard, mais cette pièce n'était pas faite pour le Palais Montcalm. J'aimerais bien la reprendre ... J'ai, comme ça, épinglés sur mon mur, des petits cartons sur lesquels il y a des titres. Chaque année, je réussis à en enlever un sur trente; ça ne peut pas aller plus vite.

propos recueillis par **lorraine camerlain**

«Quand le Quat'Sous a présenté *Aurore*, *l'enfant martyre*, c'était intéressant, parce que c'est un petit peu nous autres.» Photo: Mirko Buzolitch.

